

1988

22

LETTRE PASTORALE SUR LES DELIRES PRIVES ¹Paru in : *Psychologie médicale*, 1988, 20, n°6, p.882-885.

Il y a dans la relation deux sujets liés par un pacte /.../. A l'intérieur de cette relation, il s'agit d'abord de dénouer les amarres de la parole. Dans son mode de parler, son style, dans sa façon de s'adresser à son allocutaire, le sujet est libéré des liens non seulement de la politesse, de la courtoisie, mais même de la cohérence. On lâche un certain nombre des amarres de la parole. /.../

C'est la rupture des amarres de la parole qui permet au sujet de voir, au moins successivement, les divers parts de son image, et d'obtenir ce que nous pouvons appeler une projection narcissique maxima /.../. Toujours est-il que ça ne peut que tendre à produire au maximum la révélation narcissique sur le plan imaginaire. Et c'est bien la condition fondamentale de la *Verliebheit*.

Jacques Lacan, *Le séminaire*,

Livre I, « Les écrits techniques de Freud », p. 204.

Une fois n'étant pas coutume, je consens à me situer sur le plan purement pragmatique et vous adresser, à partir de mon expérience, un certain nombre de recommandations quant à l'hygiène individuelle du praticien travaillant dans le secteur de la santé mentale. Que parmi ces recommandations on puisse glisser celle, par exemple, de s'autoriser de temps à autre à des conduites romantiques, me servira d'alibi pour aborder la façon dont chacun s'arrange avec son délire privé, et surtout les précautions qui s'imposent pour n'en rien laisser transparaître, du moins en public. Dans le type de société dans lequel nous vivons chacun de nous a quotidiennement affaire à des intervalles de temps plus ou moins prolongés, et bien entendu pénibles, où cette censure est de règle.

Certains nieront d'emblée être assujettis à de telles pratiques et je les laisserai, par conséquent, à leurs dénégations puisque je n'irai pas vérifier à quel prix ils obtiennent cette paix, que d'autres vont chercher dans la Nature (avec un grand N), ou en tout autre lieu où ils puissent "s'éclater" comme on dit. Le maintient prolongé d'un certain contrôle sur soi-même se paie, et c'est là le fruit de mon expérience.

Ça se paie au prix d'un certain nombre de somatisations, d'angoisses et de dérèglements divers qui sont à mettre d'abord au compte de ce maintient prolongé d'une situation de maîtrise sur soi-même.

Pour d'autres, mes propos refléteront l'évidence même, et d'ailleurs il n'a pas manqué, et il ne manquera pas à l'avenir, de managers qui prendront soin de vous en faisant d'abord la critique des modes d'existence imposés par les choix stratégiques de la société post-industrielle. Tout comme les psychanalystes d'autrefois, ces managers, qui se veulent plutôt sociologues, et qui sévissent pour l'instant surtout chez nos voisins allemands ou hollandais, vous proposeront une simplification de votre existence en dénonçant les grandes théories soi-disant axiomatisées, et les nuisances propres aux technologies de pointe dont le développement vertigineux et la complexité croissante vous ôtent par avance toute aptitude à réagir.

Pour ma part ce n'est pas exactement dans cette perspective que je vais me situer, encore que je ne sois pas en mesure ni de l'ignorer, ni d'y porter remède, pour autant que là serait mon souci. En réalité, je soupçonne les délires privés de confluer à certains moments de façon à réaliser des utopies qui dès lors deviennent des réalités publiques.

C'est ainsi que j'estime, pour ma part, que la fiction juridique d'une France gouvernée par les principes "Liberté. Égalité, Fraternité", et donc peuplée d'individus mus par ces vertus républicaines, cause une réalité collective qui ne m'intéresse que dans la mesure où elle nécessite cette censure des délires privés, dont j'ai choisi de m'entretenir avec vous. Si vous estimez, en effet, que vous devez à tout instant, vous conformer à l'exigence de ces maximes, du moins en public, et donner de vous l'image de quelqu'un de sérieux, d'autonome et de responsable, cela suppose que vous puissiez faire taire momentanément en vous tout ce qui s'oppose à cette exigence. Une fois de plus je ne m'adresse pas spécialement ici à ceux pour qui le corset républicain tient lieu de seconde nature mais à ceux qui cherchent des trucs pour s'en passer le plus longtemps possible.

A ceux qui maintenant s'imagineraient que je ferais ici appel à je ne sais quelle désobéissance civique, je dois préciser qu'ils font fausse route; si je n'exclus pas forcément pour les autres le côté romantique de la pratique de l'école buissonnière, je m'en tiens quant à moi aux voies que me dicte mon délire privé, dans l'espace que me réserve sa compatibilité avec les fictions instituées qu'on m'oblige d'honorer.

Ces précisions minimales étant posées, afin de mieux cadrer mon propre fantasme, je vais tenter de faire clinique de certaines observations personnelles que la plupart d'entre vous devraient pouvoir confirmer pour l'essentiel.

1°. Le délire privé : un repérage

S'il vous a été donné d'observer avec de fortes jumelles des personnes qui travaillent, par exemple, alors qu'elles ont le sentiment d'être à l'abri de toute intrusion, ou plus simplement lorsqu'elles marchent dans la rue alors qu'il n'y a personne à moins disons de cinq mètres devant elles, et qu'on n'est donc pas censé les observer de près, vous avez pu constater l'ensemble extraordinaire de gesticulations et de mimiques, qui trahissent l'existence d'un dialogue intérieur; dialogue qu'on ne peut que qualifier de privé, et qui cesse généralement dès que la personne en question est avertie de la présence d'un autre qui, en tant qu'intrus, vient automatiquement représenter la fiction sociale au regard de laquelle nous nous situons en public.

Sans d'ailleurs parler de dialogue, qui viendrait donner une finalité à ce comportement privé, ce qui frappe c'est le caractère généralement erratique, parasitaire de ces gestes et de ces mimiques, à moins qu'ils ne correspondent au caractère profondément discordant du dialogue en cours. On observera plus rarement ce relâchement de la vigilance de l'intéressé lorsqu'il se trouve en compagnie d'un familier, au regard duquel il peut se laisser aller à des comportements relativement ludiques, disons simplement spontanés.

Pour ceux qui réprocheraient la forme d'intrusion que constitue l'observation avec des jumelles je signale que cette intrusion est de règle à la télévision et chacun peut se repaître des tics d'un Lendl, d'un Mc Enroe ou d'un Connors, à ceci près que ceux-là touchent des droits pour être observés dans leurs doutes, leurs dépresses et leurs irritations les plus intimes.

Une autre façon d'aborder ce type de comportements, dits privés, très difficile à mettre en oeuvre, est constituée par les remarques, généralement d'ordre critique mais pas nécessairement dépourvues d'affection, que font certains au sujet des faits et gestes de leurs intimes, qui vont jusqu'à mettre en évidence le caractère "délirant" de certains propos ou confidences. Souvent ce ne sont que des allusions relativement vagues ayant trait aux pratiques singulières qui émaillent telle ou telle relation, toujours d'ordre privé.

2°. La pensée paranoïde a minima

Nous allons préciser notre approche par le biais de deux articles parus en 1966 que nous devons l'un à MM. Kenneth, L. Artiss, Dexter M. Bullard (1966), et l'autre à MM. Saul Classner, White Plains. (1966).

Au titre d'une "pensée paranoïde au quotidien" la première équipe nous présente une suite de thèmes qui peuvent exister chez des personnes authentifiées par ailleurs comme schizophrènes mais qui sont repérables chez des personnes réputées saines. Ainsi, par exemple, le thème du **secret**. Les secrets en question ont cette particularité, soulignée par ces auteurs, de n'être pas délirants et de ne gêner en rien, même pas au titre de résistance, les psychothérapies au cours desquelles ils sont révélés. Il est rapporté le cas de deux individus qui ont ceci en commun : c'est d'avoir nourri à un moment donné de leur existence le projet d'assassiner leurs pères respectifs à l'aide d'une arme à feu. Ils ont été aussi loin dans ce but que de pointer leur arme sur leur père au cours de parties de chasse. Chacun d'eux prétendait par ailleurs être détenteur d'un secret.

L'un d'entre eux vivait la "saine évidence" que son père était un membre de la mafia. L'autre, de son côté, savait que son père était entré aux USA de façon illégale et il en tirait prétexte pour des activités sexuelles illégitimes au sein de sa propre famille. Les auteurs estiment que les attitudes persécutées perceptibles chez de tels sujets sont effectivement motivées par la réalité ambiante. De tels jugements relèvent parfois de l'erreur, qui est celle de l'analyste immortalisé par Lacan et dont le patient dénonçait la bêtise en dégustant des cervelles fraîches. Nous n'allons pas, non plus, nous embarquer dans une discussion sur les rapports entre psychose et perversion, cette dernière étant le domaine (en quelque sorte réservé) des secrets sur les désirs aberrants de l'Autre, nous contentant de confirmer ce thème du secret par deux observations personnelles de secrets ayant fourni les prémices indispensables au développement de deux délires a minima.

Un de mes patients, particulièrement suspicieux, me menaçait des pires ennuis si j'allais dévoiler ce qu'il considérait comme un grand secret: à savoir qu'il aurait été l'auteur méconnu d'un accident et qu'à la faveur de cette erreur il avait été largement indemnisé. Je le soupçonne, de mon côté, d'être du nombre de ceux qui ne supportent absolument pas d'avoir raison, mais je n'en dirai rien de plus, vous voyez bien pourquoi.

L'autre cas relève de larges confidences faites en privé par un homme de lettres qui, à l'instar de l'un des cas cités plus haut, estimait détenir la certitude que son père avait eu une activité occulte, notamment pendant la dernière guerre.

Ici la certitude, que je me force à qualifier de délirante, conduit à une heureuse harmonisation des activités de l'homme de lettres, censé mener des enquêtes historiques dans le cadre de sa profession, avec celles d'un fils en quête d'une identité paternelle pour le moins douteuse.

De fil en aiguille, le fils est parvenu à démontrer les déplacements incognito de son père, ses disparitions périodiques, sa présence sur certaines photos découpées dans des journaux et correspondant aux périodes incriminées ; tout ceci tenu à l'abri de prétextes professionnels qui cachaient une activité militante forcenée et pourtant anonyme.

Les auteurs cités développent un cas plus compliqué où le secret est manifestement le secret d'un transfert, vécu sur un mode érotomanaïque mais sans aller jusqu'aux voies de fait bien connues dans les cas classiques. C'est un *qui pro quo* qui, initialement, permet de découvrir le pot aux rosés, qui consiste en ceci : c'est que le "tordu" s'était mis dans la tête que son patron avait l'intention de le prendre pour fils adoptif et qu'en ce sens il faisait tout pour favoriser sa carrière au sein de l'entreprise. Évidemment l'intéressé, l'espoir aidant, faisait tous les efforts nécessaires pour se rendre indispensable jusqu'au jour où le fils (on ne peut plus légitime cette fois) de son patron décide de reprendre l'affaire.

Ici, également, les auteurs poussent l'enquête à la recherche de facteurs objectifs qui auraient fondé l'espoir délirant de celui que j'appelle le "tordu", et nous font un tableau précis des moeurs du patron en question, de manière à innocenter le plaignant. Toutefois ils ne vont pas jusqu'à faire des hypothèses sur les raisons inconscientes que les deux protagonistes ont eu de se lier dans un pareil transfert, ce terme ne paraissant pas faire partie de leur vocabulaire. Chacun sait que la passion déforme le jugement, à l'exception, semble-t-il, de celui des psychiatres dans l'exercice de leurs fonctions. Curieusement, ils théorisent ces moments extrêmement pénibles pour le sujet où il prend conscience subitement de la situation réelle, comme des accès paranoïdes (*paranoïd spikes*). sortes de moments féconds à rebours où le sujet sort de son délire pour plonger dans la déprime.

Nous ne quitterons pas ces notations quelque peu succinctes sans insister sur les multiples variations sur le thème du transfert et de la passion que peuvent épouser les délires à minima, non sans donner des indications quant à la façon dont on pourrait faire clinique des différentes fonctions de la parole qu'ils viennent en quelque sorte illustrer. Qu'il s'agisse de "la mission, du mandat, de la délégation ou encore de la dévolution", nous voyons ici que cette parole implique le sujet au-delà de ce qu'une saine critique, et notamment bourdieusienne, ne saurait tolérer.

3°. Le para-logisme au quotidien

Les péroraisons quant à l'omnipotence, sur quoi l'article se termine, ne nous retiendront pas davantage et nous passons à la seconde équipe. La "pensée paralogique bénigne" qui motive cet article est située par ses auteurs dans le no man's land des désordres noétiques modérés ("*soft thinking disorders*") que ne revendique spécialement aucune nosologie et qu'il leur est donné d'observer comme médecins dans la Navy.

Le qualificatif de paralogique que les auteurs mettent en parallèle avec d'autres tentatives de classification, telles que "tangentialité, circonstancialité, idées de référence" etc., recouvre essentiellement pour eux un mode associatif des idées exprimées par le sujet, qui s'écarte des visées d'un propos directionnel, finalisé, pour s'évader un peu en tout sens, comme cela est préconisé dans certaines cures psychanalytiques (ça ne veut nullement dire que c'est à coup sûr réalisé).

Obligés de par leurs fonctions à une certaine cohabitation et donc à une intimité prolongée avec des marins, tous grades confondus, à bord d'un navire, ils constatent que leur mode relationnel habituel est loin d'être un modèle de rationalité soutenue et que ce qui prévaut est ce mode d'association libre qu'ils disent paralogique.

Bien sûr, ce qu'ils essaient d'éliminer de leur population de référence c'est toute suspicion de rupture pathologique du cours de la pensée, de type schizophrénique, avec le cortège symptomatique dont ceci s'accompagne habituellement, puisque leurs "clients" ont tous été jugés aptes au service. En clair, ce type de discours peut comporter selon eux une proportion croissante de modes d'expression relevant d'un "processus primaire de langage" sans que soit atteint un seuil pathologique, bien que, dans certains cas, la question ait pu se poser.

Révélatrice à cet égard leur a paru l'attitude d'une simple recrue dont le niveau d'études excluait apparemment les références constantes qu'on pouvait noter dans ses propos aux *Principia Mathematica* de Russel et Whitehead, à *l'Histoire* de Toynbee ou à la "poésie ésotérique" de Rimbaud. Les auteurs semblent trouver une explication satisfaisante à cette apparente discordance dans les propos de leur recrue dans le fait qu'il aurait eu un QI à 145. En aucun cas ils ne supposent qu'un Q.I. élevé puisse élever le niveau de la combinatoire au sein de laquelle le sujet se débat au quotidien et, partant, faciliter non seulement l'émergence de ce type de pensée mais aussi celle de délires vrais.

Parmi les dérapages de la pensée qu'ils admettent comme paralogiques, les auteurs incluent le fait d'interpréter dans un sens concret le dict de proverbes, qui, à côté des figures de style constitués par "la condensation, l'emploi du symbolisme, l'identification des contraires, la métonymie (*pars pro toto*)", etc., donnent au discours une facture suspecte.

Or, si l'usage de telles figures de style est strictement contingenté dans la langue académique dont chacun use dans ses relations officielles, il convient d'admettre que les possibilités signifiantes ainsi offertes à l'expression de chacun se trouvent grandement accrues et qu'il en est largement usé en privé.

C'est souvent dans l'après-coup de quelque défaillance qu'on vient nous confier le caractère manifestement agonistique, provoquant mais généralement défensif de certains traits affichés par telle personne, à tel moment de sa vie. Par delà la frime, la drague ou la drogue, qui en sont les manifestations les plus voyantes, et souvent affichées, et qui disent : "tu me prends tel que je suis ou alors gare !", il y a tout un malaise, tout un contexte délirant, qui ne trompe pas d'ailleurs son monde.

La mode, notamment vestimentaire, et les codes de signalisation sociaux en usage attirent ou au contraire tiennent à distance l'autre, et les groupements qui en résultent constituent alors des façons collectives de vivre des délires individuels qui, momentanément ou durablement, rapprochent les individus entre eux.

4°. Infantilisme ou subjectivisme ?

Cet état de choses relativement difficile à établir et à explorer, mais dont on a tout de même un assez large aperçu au travers les cures analytiques, nécessite des précisions d'ordre terminologique. En effet, ici "privé" s'oppose à "public" comme "délirant" s'oppose à "normal", et l'on saisit mieux les raisons qui font que la déontologie médicale s'en empare en proscrivant la révélation de tout ce qui ressortit du privé et donc de ce dont la révélation risquerait de porter atteinte à l'ordre public.

Plus grave quant à ses conséquences nous paraît la distinction entre le comportement de l'adulte et celui de l'enfant en cette matière, l'adulte se croyant obligé de se draper dans sa dignité chaque fois qu'il se trouve surpris en flagrant délit de ludisme, d'inconséquence, voire d'onirisme sinon de délire avéré. Il n'y a pas si longtemps on ne mâchait pas ses mots sur le plan de la psychologie et l'on n'hésitait pas de qualifier d'"immature" ou d'"infantile" un comportement qui justement comportait des aspects ludiques d'onirisme, où les automatismes verbaux dominent.

Plus récemment, ceux qui s'autorisaient à de telles inconvenances étaient accusés de subjectivisme, et c'est cette liaison entre l'objectivité et l'état adulte qui a, semble-t-il, empoisonne la vie d'un penseur comme Théodor Adorno. Ce n'est qu'un exemple autour duquel on pourrait développer toute une clinique, notamment à partir des rapports entre le délire privé et les positions publiques d'un auteur dont les oeuvres sont à présent mieux connues, ainsi que ceci se fait couramment d'ailleurs.

Ainsi que le rapporte Jürgen Habermas (1974), Adorno semblait tenir tout spécialement à une certaine sève juvénile qui le traversait à un âge où les adultes s'assagissent, voire tendent à se conformer aux modèles de sénilisation socialement prescrits. Voici ce qu'écrit Habermas (p. 245) :

Adorno a toujours refusé l'alternative entre rester un enfant et devenir adulte ; il n'a voulu ni accepter l'infantilisme ni payer le prix pour une défense rigide contre la régression, fût-ce au "service du moi". Tout une strate d'expériences et d'attitudes de l'enfance est restée vivante en lui. Cette caisse de résonance affective a réagi aux frustrations de la réalité de façon hypersensible, révélatrice concernant ce qu'il y a de violent, d'incisif et de blessant en cette réalité elle-même. Ce complexe d'attitudes primaires se trouvait de temps en temps à l'oeuvre dans son comportement mais en quelque sorte sous contrôle hermétique; par contre, il était toujours en libre communication avec la pensée, pour ainsi dire ouvert du côté de l'intelligence. /.../ Si Adorno était sans défense c'était pour une autre raison : face à [lui :] "Teddie" on pouvait sans mal se donner le rôle de l'adulte qui "a raison". Adorno n'a jamais été en mesure de s'assimiler les comportements d'immunisation adaptative conformes à la réalité qui sont le propre à l'adulte; il est resté un étranger au sein de toutes les institutions, et ce n'est pas qu'il l'ait voulu. /.../ Aux yeux de sa propre université ce collègue inhabituel n'a jamais été tout à fait présentable, quand il n'était pas franchement suspect. La philosophie d'école, si l'on peut dire, n'a jamais véritablement reconnu cet intellectuel insolite.

Je n'ai pas connu personnellement Adorno² et je n'ai donc pas de diagnostic à vous proposer compte tenu de la singularité de sa position. Mais je suis certain que d'autres, plus soucieux de typologies que de solutions pratiques, n'hésiteraient point à lui trouver aujourd'hui un look borderline, voire même quelque dysharmonie inquiétante. Je laisse d'ailleurs à Habermas la responsabilité de son hypothèse d'une *immunisation adaptative* qui serait propre à l'adulte. J'aurais tendance à penser qu'il a tort d'accentuer, voire de mythologiser cette sacro-sainte frontière psychologique entre l'enfant et l'adulte, alors que mon sentiment me porte à croire que le délire privé chez l'adulte n'a sur celui de l'enfant que l'avantage d'être un délire en quelque sorte confirmé. J'entends par là que les expériences de l'individu ne font que nourrir le caractère délirant de ses convictions, ou des rationalisations après-coup des conduites parasitaires dont il est affligé.

Inversement le cas de l'enfant me paraît beaucoup moins désespéré pour autant que je lui prête la faculté de changer de délire, et non plus seulement d'amodier un modèle défensif.

Sans aller jusqu'à le citer à nouveau, il me semble que Habermas exagère les espoirs que l'on peut mettre dans l'instauration entre les individus d'une *communication (ou discussion) sans contrainte* (p. 252 et 272) : qui est un peu le leitmotiv de son livre, averti que je suis par la lecture des ouvrages de certains linguistes, qui mettent précisément l'accent sur les contraintes permanentes qui pèsent sur cette communication interindividuelle, qu'accentue l'obstacle constitué précisément par ce que j'appelle le délire privé.

5°. Le romantisme social

On a pensé, dans cet ordre d'idées, qu'il suffirait de réduire la culpabilité de ceux et celles qui n'en peuvent plus de cacher ce qu'ils considèrent à juste titre comme un handicap, pour que les individus qui en sont porteurs puissent, ainsi soulagés, faire leur nid dans le tissu social sans rien abdiquer de leur délire privé.

D'autres donnent dans le *romantisme social*, pour reprendre un mot de Habermas (p. 210), en pensant que la société devrait prendre en compte aussi les nuisances (et donc les souffrances) qu'engendre le développement technologique actuel, sous la forme, par exemple, d'aides psychologiques et de *consolations* gratuites.

Est-ce là ce qu'on peut attendre d'une psychothérapie d'inspiration analytique, freudienne de préférence ? Dans la perspective ouverte par une réponse affirmative il n'a certes pas manqué de tentatives en ce sens, mais toujours dans le cadre habermasien d'une "immunisation adaptative", avec les conséquences que j'ai dites.

Sensiblement autre est la perspective dans laquelle j'essaie de travailler, et qui pourrait s'offrir le luxe de faire l'économie du "transfert", encore qu'avec le transfert il soit plus prudent de lui accorder une place d'emblée, plutôt que de le laisser papillonner d'une manière incontrôlable (notamment lorsqu'il se fixe sur des arrière-plans institutionnels dont le thérapeute ne soupçonne pas toujours les pouvoirs aliénants).

Il est vrai qu'on ne peut plus écouter aujourd'hui avec l'oreille de Freud et qu'il y a lieu d'être sensible aux accents langagiers que prend l'angoisse inconsciente et qui trouve son impact chez l'autre, chez l'interlocuteur habituel ou occasionnel qui vous écoute. La preuve que la communication fonctionne trop bien est à chercher dans ses effets de surdité provoqués chez ceux qui vous sont familiers et dans la fuite ou les attitudes défensives qu'elle occasionne chez les autres.

Or, il est très difficile de vous rendre compte simplement sur un enregistrement, et donc sur le mode de l'autoanalyse, de ces effets, notamment d'agression et de spoliation de l'autre, et de les attribuer correctement aux particularités de votre façon de vous adresser aux autres, et aux modes énonciatifs préférentiels qui sont les vôtres. Analyser pourquoi vous prenez votre pied de cette façon, vous oblige à entrer dans les subtilités de ce délire privé, au sein duquel vous vous débattez, et qui est le responsable dernier du choix que vous avez fait de ces modes de satisfaction préférentiels, acquis quelques lustres auparavant, et qui, aujourd'hui, vous coûtent la peau des fesses.

6. Ne pas céder sur son délire!

De source d'information d'ordre professionnel et syndical je crois savoir que les institutions de contrôle (je veux parler de la sécu) sont loin d'admettre une telle visée aux cures psychothérapeutiques pratiquées ici ou là, et vont jusqu'à ficher les thérapeutes qui non seulement se donnent des airs de spécialistes de la relation langagière mais aussi les moyens techniques de s'engager dans cette voie

Ceci n'est point fait pour nous étonner, car il est connu que les tiroirs-caisses ignorent généralement le romantisme. Que le délire privé de quelques fonctionnaires aille dans le sens des économies souhaitées par les institutions ne prouve qu'une chose : c'est que les délires privés se font TOUJOURS la guerre et que parfois ils s'allient aux délires publics

Certains s'étonnent peut-être que depuis quelques sept ans ils ne m'aient pas vu me produire à cette tribune. La raison en est une forme de censure dont j'ai été victime en son temps, il s'agissait du "temps du symptôme", qui m'a coupé mes élans Si je remets ça aujourd'hui c'est qu'on n'est jamais à l'abri d'une rechute.

C'est pourquoi, ayant pris soin de garnir de romantisme, et même d'une pincée d'emphase pastorale, mon propre délire, l'ayant muni du mécanisme de retardement adéquat, je pense qu'il explosera en temps voulu pour que je puisse crier l'instant d'avant : "A vos délires! Prêts ! Partez !"

Les dragées qui le constituent retomberont assez tôt pour fêter votre accession à la peccabilité (qui est un des sens de la castration qui semble être passé inaperçu), ainsi que votre baptême du feu sur le nouveau front du transfert. Car ce délire privé qui couve en vous et qui ne fait pas très *clean* sur le marché du savoir universitaire, est néanmoins votre fer de lance de demain et peut-être votre seule planche de salut. Ne pas céder sur son délire est ma foi un sage précepte. Ce délire, il ne s'agit donc nullement de le réduire mais de le sublimer, ce qui veut dire le rendre monnayable et qu'au lieu qu'il fasse fuir il devienne attractif. Ça ne s'apprend pas, ça se transmet, mais il faudrait des psychanalystes pour cela.

Bibliographie

1. ARTISS K.-L, BULLARD D.-M. - Paranoïd Thinking in Everyday Life, *Arc. gen. Psychiat*, 1966,14 : 89-93.
2. GLASSNER S., PLAINS W.- Bénigne Paralogical Thinking, *Arc. gen. Psychiat.*, 1966,14 : 94-99.
- 3.HABERMAS J. - *Profils philosophiques et politique*, TEL n° 114, 1974, Gallimard, Paris.

Notes

Réunion Conjointe de l'Association Scientifique de Psychiatrie de la Marne et de la Société de Psychiatrie de l'Est : "Romantisme et Psychiatrie", Vandœuvre-les-Nancy, 21 novembre 1987.

Président : Professeur G. LANTERI-LAURA

²Par contre, j'ai rencontré Habermas à Cerisy-la-Salle en 1990.

Résumé : *Sous ce titre de "délire privé" est regroupé un ensemble de traits qui apparaissent chez chacun quand il est dans une intimité favorable à la rupture des amarres de la parole et qui sont censurés dès qu'on tente de les observer.*

Plutôt que d'y prendre prétexte à l'élaboration d'une série nouvelle d'états limites, l'auteur s'interroge sur l'impact qu'ont sur ces "délires" les efforts d'autocensure, et les limites de leur compatibilité avec les fictions comportementales idéales qui servent de normes.

Mots-clés : *Délire - Infantilisme - Censure sociale.*

Summary : *PASTORAL LETTER UPON PRIVATE RAVINGS*

As "private raving" features are bound into a set, which appears when everyone takes it easy with speech-trends, and is to be cancelled when observed from outside.

Rather to pretend creating some new range of limit-states, the author asks how Self-control-effects are acting upon these "private-ravings ", and to what extend they are compatible with fictitious behavioral ideal norms.

Keywords : *Raving - Infantilism - Social censure.*